

# *Le fond de l'Océan*

*Soufflez et mugissez, tristes vents de la nuit !*

*Sombres flots, déchirez et jetez à grand bruit*

*Votre folle écume au rivage !*

*Penché vers vous, du bord de ces rocs frémissants,*

*J'aspire dans mon âme et je bois dans mes sens*

*Je ne sais quel plaisir sauvage.*

*Le vieil astre des jours descend à l'horizon,*

*Il y plonge à demi ; – plus rouge qu'un tison,*

*Il rougit une mer ardente,*

*Une mer qui ressemble à ces lacs de l'enfer,*

*Tels que tu les décris dans ton livre de fer,*

*Ô vieux maître ! Ô terrible Dante !*

*Mille oiseaux du rivage encombrant les contours*

*Ici les goélands, aquatiques vautours,  
Fouillant des yeux la vase obscure ;  
Là, les hauts cormorans qui courent sur le bord,  
Et relèvent, joyeux, leur long bec où se tord  
Le poisson pris dans la morsure.*

*Échevelé, fougueux, le flot de plus en plus,  
Se déchaîne; il mugit, il gronde à chaque flux  
Comme un tonnerre sur la grève.  
Au milieu du fracas, on dirait par moments  
Les acclamations et les frémissements  
D'un peuple entier qui se soulève !*

*Ô mer ! Sinistre mer ! N'as-tu donc pas assez  
Enfoui de trésors sous ton onde entassés,  
Dévoré de pâles victimes ?  
Que te faut-il encore ? Que demandent tes cris ?*

*Faut-il que dans ton sein roulent plus de débris*

*Que de vagues sur tes abîmes ?*

*Depuis l'heure où l'espace à, tés eaux fut donné,*

*Depuis le jour fatal où, comme un nouveau-né*

*Qui sort du ventre de sa mère,*

*Tu sortis du chaos et vins battre tes bords,*

*Tu n'as jamais rendu que de plaintifs accords,*

*Et roulé qu'une écume amère.*

*Et jamais les écueils qui rampent sous tes flots*

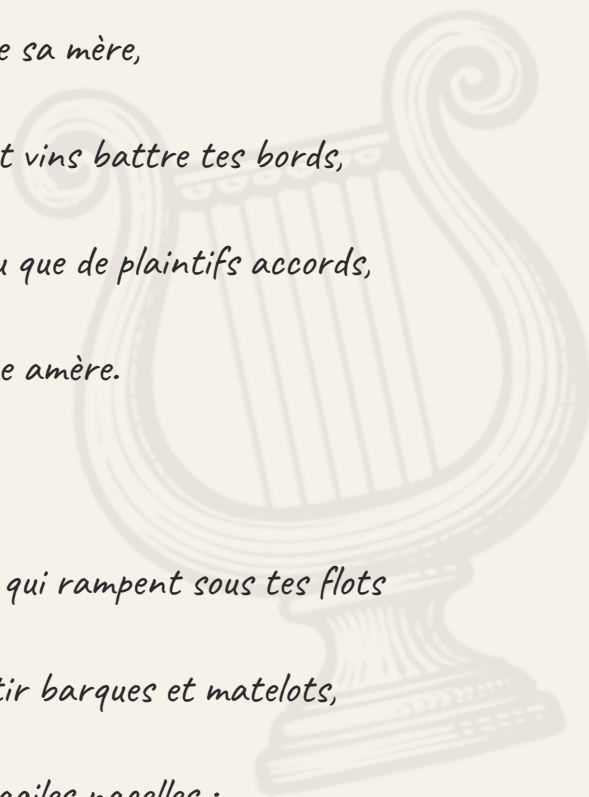
*N'ont cessé d'engloutir barques et matelots,*

*Lourds vaisseaux, fragiles nacelles ;*

*Et débris dispersés et morts ensevelis*

*Roulent au fond du gouffre, et, sous tes mornes plis,*

*Comme un linceul tu les recèles.*



*Mais un jour est prédit, – inévitable jour, –  
Où toi-même, tu dois disparaître à ton tour  
Au souffle brûlant de l'Archange,  
Où ton abîme, ouvert et nu comme la main,  
Sera ce qu'en automne est le creux d'un chemin  
Dont on a balayé la fange.*

*Alors se trahiront aux yeux épouvantés  
Tes gouffres, tes ravins, tes sourdes cavités  
Qui font le désespoir des sondes :  
Régions où jamais un rayon ne descend,  
Tartares sous-marins, où va s'épaississant  
L'obscurité des nuits profondes.*

*Là, sur un lit visqueux d'algues et de limons,  
Parmi tes polypiers, parmi tes goémons,  
Tes fucus aux glauques feuillages,*

*On verra s'élever, par tas et par monceaux,*

*Cet éternel butin que plonge sous tes eaux*

*Chaque saison riche en naufrages :*

*Ruines de vaisseaux, dont les fortes cloisons,*

*Jour à jour, lentement, s'écroulent ; cargaisons*

*Qui croupissent dans leurs entrailles ;*

*Lourdes ancres, agrès par la rouille mordus ;*

*Drapeaux, sceptres des rois, qui roulent confondus*

*Parmi de sordides ferrailles ;*

*Écrins où l'eau pénètre, en vain cadenassés ;*

*Masses d'argent et d'or, qui feraient dire : assez !*

*A tous les mendiants du globe ;*

*De quoi vous habiller et vous nourrir enfin,*

*Vous tous, pauvres enfants qui blêmissiez de faim*

*Et-grelottez sans feu ni robe !*

*Et puis, en des tombeaux de sable et de varech,*

*Cadavres de marins enveloppés avec*

*Des bandelettes d'algues vertes ;*

*Et puis, déchiquetés, dénudés jusqu'à l'os,*

*Squelettes monstrueux, spectres de cachalots*

*Et de baleines entr'ouvertes !*

*Tout ce qu'a dévoré, tout ce qu'a submergé*

*L'onde, qui ronge encore après qu'elle a rongé*

*Avec ses dents toujours entières :*

*Tout ce que ton flot noir ballotte dans ses plis,*

*Tout ce qui dort, bercé d'un éternel roulis,*

*Dans tes liquides cimetières !*

*Voilà quel formidable et lugubre tableau*

*Apparaîtra, le jour que les voiles de l'eau*

Seront repliés par Dieu même ;  
Quand la mer, quand le sol, fouillés jusques au fond,  
Rendront ce qu'engloutit un néant si profond,  
Partout où le trépas nous sème.

Alors, ô mer ! Alors, devant le trois fois Saint,  
Tous ceux qui jusque-là reposaient dans ton sein  
Se lèveront comme une armée ;  
Et toi, comme un torrent dont s'égouttent les flots,  
Tu seras pour jamais, dans le dernier chaos,  
Sous le sceau de Dieu refermée !

Joseph Autran (1813-1877)

